HEBDOMADAIRE: 15 fr. IIe année — Deuxième série: n° 25 MARDI 28 AVRIL 1953

CONTRE COURANT

Ce qu'il faut dire

L'ASSAUT DES MAIRIES

PUIS-JE dire que le sujet ne m'inspire guère? C'est là une des servitudes de l'actualité. Donc les panneaux sont sortis. Un peu partout le long des murs, des grilles des mairies, aux portes des écoles, aux carrefours ou sur les avenues ont surgi ces assemblages de planches, récurées à neuf, destinés à recevoir les professions de foi de nos aspirants Topaze.

Ils vont tenter de persuader l'électeur, cette année comme par le passé, de la nécessité de les envoyer siéger dans les conseils municipaux où ils feront, comme s'il s'agissait des leurs, les affaires de leurs mandants. Ils arriveront à l'en persuader, l'électeur; c'est dans la nature même des choses. Ce sera d'autant plus facile que l'électeur en question a l'air, cette fois-ci, de franchement s'en foutre...

Après? Après, eh bien! ils ne feront rien, même s'ils sont de bonne volonté, parce que le système veut que l'impuissance règne là où l'Etat est omnipotent. Aussi, décrire, illustrer, démontrer l'inutilité, mieux, la nocivité, de ces compétitions électorales où le bien de la chose publique est affirmé tout en restant relégué à l'arrière-plan fait l'effet d'un coup de sabre dans l'eau. Car cela chacun le sait.

Seulement voilà, le virus politique a contaminé trop de Français pour que soit déserté le chemin de l'isoloir. Si bien qu'à l'heure où vous lirez ces lignes ce qui n'est pas encore un fait au moment où je les écris le sera devenu: il y aura des élus prêts à administrer, prêts à voter des taxes et des centimes additionnels.

A titre documentaire, pour savoir, pour m'instruire, je me suis avancé en direction des panneaux à proximité de la rue des Bergers. A la veille du scrutin un tiers de ceux-ci est encore vierge de littérature prometteuse. Pour les autres, les non-vierges, ça fait plutôt miteux. Des photos, des pauvretés, une indigence d'esprit remarquable, telles sont les caractéristiques de ce débat printanier. Tout ce qu'il faut pour vous inciter dimanche matin à fuir les lieux de vote et à vous retirer en des campagnes qui ne soient pas électorales!

On retrouve, sur les colombiers multicolores, la signature des partis-caïds « libérateurs » : parti communiste — qui ne sait se présenter simplement mais qui, cette fois-ci, ne s'affuble que d'un demi-faux-nez — la S. F. I. O., le R. P. F. et l'ineffable M. R. P. Toujours égaux à eux-mêmes et plutôt en déclin ces chères vieilles choses!

Parti communiste et Parti socialiste s'injurient à qui mieux-mieux dans les termes classiques. C'est dans l'ordre. La prose des gaullistes est bête à pleurer. Les candidats du parti à Bidault, des Schuman (n), se passent une pommade écœurante autant que lamentable: citoyens sincères, candidats épris de liberté, comptables scrupuleux des deniers publics, réalisateurs de ceci ou de cela, etc... Heureusement pour eux que les prêches religieux seront là pour un coup. Ce serait, sinon, la bûche certaine.

Mais la trouvaille actuelle, l'attrape-électeur, le truc publicitaire en diable c'est l'indépendance! S'avancent donc en rangs serrés les indépendants.

Contemplez-les mon âme, ils sont vraiment...

Non, pas à ce point, suivre le poète serait exagéré. Mais ridicules, certes. Le « Centre National » c'est l'équipe Pinay. De belles affiches vantent les mérites de l'homme qui prenant la caisse vide l'a laissée plus vide encore puisque son successeur a dû emprunter illico. Il a changé le climat, y proclame-t-on. Apparemment, sans plus, puisque l'expérience a tourné court dès que les problèmes sont devenus cruciaux. Il n'y a pas là de quoi battre le ban. Mais l'indépendance est contagieuse à vous en laisser ébahi. Il y a des fédérations, des républicains et même des anciens combattants qui s'en réclament. C'est à qui sera le plus indépendant en somme. Indépendant de qui? De quoi? De l'assiette au beurre, par exemple? Pas sûr.

Une constatation imprévue: l'unité d'action des candidats s'est réalisée, s'est même cristallisée

sur le problème du logement. C'est la tarte à la crème du jour. On va construire, et vite, et bien, et pour rien. Un logement pour chaque foyer, un logement pour chaque travailleur, un logement accessible à tous revendique même une liste d' « économiquement faibles ». Autant en emporteront les panneaux, les candidats se gardant bien de dire comment ils réaliseront le miracle de construire sans argent des logements qu'ils loueront à bon marché. Ils promettent. Le voisin promettant ils ne peuvent faire moins que de l'imiter.

En fait de nouveauté vous le voyez nous sommes servis. Et bien servis!

« Au pays des promesses on meurt de faim », dit-on dans le Midi. C'est pourquoi depuis plus d'un demi-siècle les anarchistes dénoncent les montreurs de lune, politiciens combinards vivant de la naïveté des foules. Combien de lustres faudra-t-il encore, combien de législatures, combien de « municipales », pour que l'électeur abusé arrive à comprendre que le meilleur moyen de bien administrer ses affaires

C'EST DE LES FAIRE SOI-MÊME?

Louis LOUVET.

CONTRE-COURANT

Téléphone: Ségur 09-68

Animateurs: L. LOUVET et A. MAILLE

Seconde série: 24 nos

ABONNEMENT SIMPLE. — *France et Union française:* 300 fr. (24 numéros); 160 fr. (12 numéros). — *Extérieur:* 380 fr. (24 numéros).

ABONNEMENT DE PROPAGANDE. — CINQ CENTS FRANCS, comprenant la réception des 24 numéros et un versement au fonds spécial de prospection.

ABONNEMENT DE SOUTIEN. — MILLE FRANCS, comprenant la réception des 24 numéros, une aide accrue au fonds spécial de prospection, diffusion, propagande.

ABONNEMENT D'ESSAI. — CENT FRANCS, envoi de huit numéros (tendant à faciliter ceux de nos amis qui veulent intéresser à notre propagande des personnes susceptibles ensuite d'y adhérer elles-mêmes.)

ENVOI DES FONDS *nominalement* à Louis Louvet, 34, rue des Bergers, Paris (15e). Ch. postal 880-87 même adresse.

BOITE AUX LETTRES

Mlle Dollet (Nièvre), nos envois se sont croisés. — *Daudé-Bancel*, reçu articles, merci. — *Cabasson*, de la patience diantre! — *Vaubaillon*, te répondrai dans le journal. — *Favy*, entendu, heureux que le canard te plaise. — *Ker Lina*, reçu et d'accord mieux vaut chez nous que chez le percepteur.

VERS LES SEIZE PAGES

LA méthode que nous avons adoptée concernant notre périodique, et qui consiste à ne le développer qu'au fur et à mesure que nous sentons sous nos pieds le terrain solide, porte ses fruits. Mensuelle l'année dernière, la parution hebdomadaire (première étape: huit pages) semble désormais assurée. Les tâtonnements du début sont terminés et, si la tâche est encore lourde, du moins les résultats obtenus sont plus satisfaisants que ceux escomptés.

Sur huit pages *Contre-courant* ne peut donner sa mesure. Il est temps d'envisager les seize pages et d'en préparer la réalisation dès la troisième série, c'est-à-dire *début juillet.*

Chiffres en main nous en frôlons la possibilité. Un dernier coup de collier du côté des abonnements et le succès couronnera nos efforts. C'est pourquoi nous nous adressons, dès aujourd'hui, à ceux qui peuvent, sans gros débours, nous permettre de réaliser, à la date choisie, nos espoirs:

1° Tout d'abord ceux qui ont reçu le journal depuis le début, régulièrement, à titre d'anciens de C. Q. F. D. et des N. P. Vous nous connaissez depuis des années, vous nous lisez puisque vous ne renvoyez pas le journal, alors qu'attendez-vous pour vous manifester d'une manière ou d'une autre? L'heure est venue d'opter: pour ou contre. Nous n'avons pas été chiches de nos envois, vous vous devez en revanche de ne pas laisser, une fois de plus, sans réponse notre démarche amicale.

2° Ensuite ceux qui ont reçu, plus irrégulièrement (parce que plus en retard dans leurs règlements) mais très souvent malgré tout, notre visite. Il en est parmi eux des quantités dont la négligence seule est en cause. Nous ne pouvons tout de même pas nous rendre au domicile de chacun pour le persuader de faire le geste que nous attendons de lui. Donc réflexion analogue à celle précédemment émise. Manifestez-vous.

3° Les abonnés de 1952 dont le réabonnement tarde viennent ensuite. Il y en a encore un certain nombre que nous verrions avec plaisir s'ajouter à ceux qui ont renouvelé sans tarder.

4° Pour finir nous ajouterons à tous ces retardataires, plus ou moins endurcis, les lecteurs qui nous ont été signalés comme sympathiques au non-conformisme et auxquels nous avons envoyé, en plus ou moins grand nombre des spécimens, ceux qui ont bénéficié d'abonnements d'essai souscrits par des amis, enfin ceux qui lisent le journal qu'un camarade leur passe.

Sans faire un pronostic hasardeux nous pouvons sans crainte affirmer qu'il y a moyen, rien que dans ces diverses catégories de lecteur non-payants, de trouver le nombre d'abonnés ou réabonnés nouveaux permettant la sortie à seize pages sans surcroît de travail.

Mais il y a l'attente au bureau de poste...

Ce serait cela qui empêcherait d'apporter à *Contre-courant* les moyens de l'améliorer notablement?

Il nous est difficile de le croire.

Les animateurs de Contre-courant.

PRENDRE NOTE. — Si le journal vous déplaît refusez-le au facteur il n'en coûte rien. Ou bien encore renvoyez-le, timbré à deux francs — ce n'est pas la ruine — *en notifiant vos noms et adresse* pour que nous vous radions de nos listes. D'autre part, si vous vous abonnez, le départ de l'abonnement coïncidera avec l'arrivée des fonds. Si, d'aventure, une souscription était jointe, elle serait portée au « coup d'épaule » dont les listes pour 1953 seront publiées sous peu.

MISE EN GARDE

Les camarades Proix et G. Duval nous signalent qu'ils viennent d'être victimes de l'escroc Gayon, *dit aussi* Farnèse, *qui a l'air de reprendre à nouveau ses exploits. Il se présente de la part de camarades connus; se dit sortant de prison ou de sana et emprunte ce qu'il peut: argent, livres, objets. D'aspect maladif il est doué d'un « baratin » qui pourrait être mieux employé. En cas de visite lui faire un large et vigoureux rappel de coups de pied au cul de la part des camarades estampés.*

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

MEETINGS DU Ier MAI

RÉGION PARISIENNE

PARIS, grande salle de l'Epicerie, 12, rue du Renard (4e), métro: Hôtel-de-Ville. — PUTEAUX, à la Bourse du Travail, le matin à 9 heures. — ARGENTEUIL, à la salle de la « Pensée Humaine », 42, rue de Paradis, à 14 h. 30.

PROVINCE

BORDEAUX, le matin à 9 h. 30, cinéma des Capucines (orateurs: Escoubet, A. Lapeyre, Dupeyron). — LYON, le matin à 9 h. 30, à l'Eden-Cinéma (orateurs: Fayolle, Lavorel (F. O.), Barthélémy (Syndicalisme). — ALES et SAINT-ETIENNE : consulter les affiches locales.

nos tendances

Objecteurs de conscience et résistants à la guerre

II

Pour mieux comprendre encore le processus d'évolution de l'objection de conscience que je dénonçais dans le dernier numéro de *Contre-courant* rappelons que dès l'origine de sa fondation le W. R. I. a précisé qu'il entendait porter aide et soutien aux objecteurs de conscience emprisonnés. Cette activité du W. R. I. n'a cessé de se développer et vu le nombre de plus en plus grand d'objecteurs dans cette période de l'entre les deux guerres l'action de l'internationale elle aussi s'exprimait plus intensément.

C'est peut-être cette corrélation qui amena chez certains un manque de discernement quant aux intentions de l'Internationale des Résistants à la guerre.

« No More War », répétait un slogan accrédité dès le début par les initiateurs qui allaient tenter de rassembler tous ceux qui s'étaient ou allaient se refuser à la guerre et à sa préparation. Et de « Pacco » qu'elle était, cette tentative allait prendre nom de résistance à la guerre.

Runham Brown, l'âme de ce rassemblement, en avait précisé l'esprit: « Le Cri de Paix », lorsqu'on a l'intention de lutter, est dénué de sens. La résistance à la guerre est l'antithèse même d'une société de Paix. Les membres d'une société de Paix ont une tendance naturelle à soutenir la guerre. Ayant placé la Paix devant eux comme idéal, ils ne peuvent s'engager dans une lutte avec leurs compatriotes lorsque ceux-ci sont devenus la proie de la fièvre guerrière.

Tout autre est le résistant à la guerre qui, non satisfait de s'être engagé à n'aider aucune espèce de guerre, s'est également engagé à lutter pour l'abolition de toutes ses causes.

L'objection de conscience est un moyen qui conduit à abolir la préparation à la guerre: le résistant à la guerre en épouse les différentes formes, défend l'idée qui anime ceux qui se refusent d'être soldat et luttent pour la libération de ces idéalistes.

Ce n'est pas la paix qu'ils recherchent, écrira Ruham Brown, *mais la révolution. Une révolution d'idées qui instaure un ordre social nouveau et créera un monde où les hommes et femmes collaboreront au bien de tous. Les fondements de ce mouvement se trouvent dans la croyance en la solidarité du genre humain et dans le respect de la vie et de la personnalité.*

Dès 1923 l'expression de résistance à la guerre fut incorporée dans le titre de l'Internationale. Le W. R. I. était arrivé à maturité et précisait ses objectifs, le résistant allait poursuivre et tenter de les réaliser dans la mesure où il serait compris.

Révolte et défi s'associèrent alors à toutes les tentatives des Résistants pour élargir les possibilités d'instaurer la justice et la liberté. Faire tomber les barrières géographiques, économiques, sociales qui entravaient la libre expansion des peuples entre eux, telles sont les raisons d'être du W. R. I.

Tâche immense, tâche grandiose mais qui voudrait s'y refuser lorsqu'il a compris le tragique destin vers lequel le monde semble voguer, faute d'individualités capables de renoncer à la domination violente sur leurs semblables. Un monde doit se construire qui, mettant fin à l'injustice sociale, donnerait aux êtres la liberté dans l'épanouissement d'une fraternité sociale.

Se refuser à coopérer à la violence armée et placer l'espoir de sa cause dans la volonté individuelle, sans rejeter l'action des masses, tel est la signification de l'objecteur de conscience, résistant à la guerre.

HEM DAY.

LA SEMAINE PROCHAINE:

IXIGREC

NOS EDITIONS

LIVRES. — *J. Grave,* La société mourante et l'anarchie (230). - *Séb. Faure,* L'Imposture religieuse (310). - *L. Louvet,* Aux sources de l'anarchie (125). - BROCHURES: G. *Berneri,* La société sans Etat (30). - *Ch.-A. Bontemps,* L'esprit libertaire (15). - *P. Colombani,* La vérité sur la franc-maçonnerie (30). - *A. Lapeyre,* Le Problème espagnol (30). - *P. Lapeyre,* De Gaulle tout nu (30). - *L. Louvet,* Découverte de l'anarchisme (25). - *A. Maille,* Le problème démographique (20). - *J. Vassivière,* La virginité chez la jeune fille (30).

Les prix, indiqués entre parenthèses, s'entendent port payé. Pour plus de sûreté, il est mieux de recommander l'envoi en ajoutant 25 francs à la commande. Certains titres sont en nombre restreint et susceptibles d'être majorés lorsque le stock sera renouvelé. Envoyer les fonds nominalement à Louis LOUVET, *34, rue des Bergers, Paris-15e (Chèque postal: 880-87 Paris).*

PERMANENCE. — Les animateurs de « Contre-courant » tiennent une permanence les mardis, jeudis et samedis de 15 h. à 18 h., 11, rue de Sévigné (boutique rose), Paris-4e (métro: Saint-Paul ou Chemin-Vert).

ET REVOICI LE

UN des reproches les plus légitimes que l'on puisse adresser aux travailleurs, c'est leur manque de mémoire. Non seulement le manque de mémoire pour ce qui concerne leur expérience personnelle, mais le manque de mémoire collective. Il semble que la conscience jouisse d'un pouvoir exceptionnel de cicatrisation. Les blessures les plus graves qui lui sont infligées et dont les souffrances ont été les plus vives, se ferment et se cautérisent jusqu'à ne plus laisser de traces. Sans cette vertu miraculeuse, comment serait-il possible que les victimes acceptent avec autant d'indifférence le renouvellement de leurs malheurs? Comment la société pourrait-elle se survivre si les travailleurs conservaient le souvenir vivant des misères qu'elle leur fait endurer? Comment la guerre pourrait-elle encore être évoquée, sinon pour la maudire, si ses innombrables victimes conservaient la vision de son horreur?

Peut-être cette faculté d'oubli n'est-elle qu'une ruse de la nature pour permettre à la mère de surmonter les douleurs de l'enfantement, puisque toute vie est engendrée dans la souffrance? Et nous nous inclinerons sans vaines révoltes devant les inévitables sacrifices; tout en cherchant obstinément à en réduire le nombre ou à en atténuer la dolence.

Mais cette passivité est-elle admissible lorsqu'il s'agit de maux qui ne découlent que de notre propre volonté, de nos propres erreurs, de nos propres lâchetés? S'il nous était donné de voir souffrir un être des cruautés qu'il s'inflige à lui-même, nous en serions fortement étonnés et ne trouverions à sa conduite d'autre explication que la folie. Pourtant, si nous avions la faculté du dédoublement, et si nous pouvions observer notre espèce humaine, comme nous pouvons observer l'un ou l'autre animal, nous nous rendrions compte que l'homme est frappé de cette étrange perversion. Parce qu'à peu près tous les maux dont il souffre et qui le privent généralement de la prééminence qu'il tire de son intelligence découlent des institutions qu'il a établies lui-même et qu'il pourrait semblablement réformer. Mais il n'en fait rien.

Que faut-il accuser? Son intelligence? Son courage? Sa volonté? S'agit-il d'une mutilation volontaire, d'une sorte de masochisme morbide qui lui fait se complaire dans sa propre déchéance? Nous ne pouvons nous résigner à de telles explications. Nous ne pouvons croire qu'il y ait à la base des injustices sociales et des cruautés humaines une délectation malsaine ou une soumission volontaire. Peut-être n'y a-t-il bien plutôt que cette diabolique faculté d'oubli, entretenue « scientifiquement » par ceux qui, non seulement n'en souffrent aucunement, mais encore en tirent de remarquables privilèges.

⁂

Que ces réflexions nous viennent à propos du Premier Mai, ne doit pas vous étonner. Ce jour symbolique est intimement lié à notre souvenir et devrait l'être pareillement au vôtre. Il a précisément été choisi comme un rappel, un cri, une sonnerie d'alarme qui, périodiquement, et aussi longtemps qu'il le faudra, réveillera la volonté ouvrière pour l'accomplissement de la grande œuvre d'émancipation humaine qui doit mettre fin à tous les maux qui découlent d'une mauvaise organisation de la société.

⁂

C'est surtout en ce jour de Premier Mai qu'il faut que les travailleurs se souviennent. Qu'ils se rendent compte de l'injustice de leur condition. Qu'ils se rendent compte également de leur valeur économique et sociale. Qu'ils se rendent compte, qu'avec de légères différences, leur condition servile est la même par le monde, sous quelque latitude et sous quelque régime politique que ce soit. Qu'ils sont le nombre et la force. Qu'il faut qu'ils s'unissent fraternellement par toute la terre pour faire régner la justice, la liberté et la paix.

C'est surtout ce jour de Premier Mai, que les travailleurs doivent se souvenir de tous les efforts qui furent déployés pour arracher l'homme à l'esclavage, au servage, à la mainmise inconditionnée du maître; de toutes les batailles qui furent livrées, parfois perdues, parfois gagnées, pour progresser de quelques droits sur la route de l'affranchissement; de tous les héros et de tous les martyrs qui donnèrent leur liberté, qui versèrent leur sang pour que le joug de l'oppression pèse moins lourdement sur les épaules du prolétaire.

C'est surtout ce jour de Premier Mai que les travailleurs doivent se pencher sur leur destin, formuler leurs revendi-

LES CONSCRITS

V'là les conscrits d'cheu nous qui passent
Ran plan plan! l'tambour marche d'vant
Au mitan, l'drapiau fouette au vent
Les v'là, ceuss' qui r'prendront l'Alsace.

I's vienn't d'am'ner leu' numério
Et i's s'sont dépêchés d'le mett'e;
Les gâs d'charru' su' leu' cassiette,
Les gâs d'patrons su'leu' chapiau.

Tertous sont fiârs d'leu matricule,
Comme eun'jeun' marié' d'son vouéle
[blanc;
Et c'est pour çà qu'i's vont gueulant
Et qu'on les trouv' pas ridicules.

I's ont raison d'prend' du bon temps
Leu' gaîté touche el' cœur des filles
Et d'vouère leu's livré's qui pendillent
Les p'tiots vourint avouèr vingt ans.

Les vieux vourint êt'e à leu' place;
Et, d'vant leu's blagu's de saligauds,
Des boulhoumm's tout blancs dis'nt :
[I faut
Ben, mon Guieu! qu'la jeuness' se passe. »

Et, don', coumm'çà, bras-d'ssus, bras-
[d'ssous,
I's vont gueulant des cochonn'ries.
Pus c'est cochon et pus i's rient,
Et, pus i's vont, pus i's sont saouls.

Gn'en a mém' d'aucuns qui dégueulent;
Mais les ceuss' qui march'nt core au pas,
Pour s'apprend'e à faire des soldats
I's s'amus'nt à s'fout' su' la gueule.

Pourquoué, soldats? I's en sav'nt ren.
I's s'ront soldats pour la défense
D'la Patri'! — Quoué qu'c'est? — C'est
[la France...
La Patri'!... C'est tuer des Prussiens!

La Patri', quoué! c'est la Patri'!...
Et c'est eun'chous' qui s'discut' pas!
Faut des soldats!... — Et c'est pour çà
Qu'à c'souèr, su'l'lit d'foin des prairies

Aux pauv's fumell's i's f'ront des p'tits,
— Des p'tits qui s'ront des gâs, peut-
[être? —
A seul' fin d'pas vouère disparaître
La rac' des brut's et des conscrits.

Gaston COUTE.

Si vous en avez les moyens souscrivez un abonnement de soutien

PREMIER MAI...

cations et manifester leur volonté de les réaliser. Ce jour doit rester ce qu'il fut à l'origine: un jour de mobilisation universelle de la classe ouvrière.

Et cette mobilisation est aujourd'hui plus nécessaire que jamais. Car, s'il peut être vrai que des réformes importantes ont atténué les modes d'exploitation de jadis, des fléaux plus redoutables se sont abattus sur le monde qui nous empêchent de jouir de la moindre sécurité. Cela nous permet de penser aux gladiateurs de la Rome antique qui n'étaient nourris et entretenus que pour le combat qui leur coûtait généralement la vie; ou à ces aviateurs, au cours de la dernière guerre, auxquels on accordait des congés de détente agrémentés d'autant plus de soins que leur mission était périlleuse. Ce qui ressemble assez à la prospérité de certains travailleurs, parce qu'ils assurent les productions nécessaires à la guerre, tandis que ceux qui n'œuvrent que pour la paix sont voués à la misère et au chômage.

⁂

Toute notre existence est en ce moment dominée par la menace de guerre. Partout dans le monde ce sont les militaires qui dirigent les nations. Toute la richesse publique est mobilisée pour les armements. Et la haine est savamment attisée, surtout parmi ceux qui n'ont vraiment aucune raison de se haïr, les travailleurs, afin que matériellement et psychologiquement les maîtres puissent, lorsque leurs intérêts le commanderont, déclencher leur infernale boucherie.

Et nous voudrions pouvoir répondre en ce jour de Premier Mai à l'appel lancé par le Congrès de la Première Internationale Ouvrière, en 1868, qui s'impose aujourd'hui avec une si brûlante actualité:

CONTRE LA GUERRE

« Considérant que la justice doit être la règle des rapports entre les groupes naturels, peuples, nations, aussi bien qu'entre les citoyens; que la cause primordiale de la guerre est le manque d'équilibre économique.

« Que si la guerre a pour cause principale et permanente le manque d'équilibre économique, et ne peut être par conséquent anéantie que par la réforme sociale, elle n'en a pas moins pour cause auxiliaire l'arbitraire qui résulte de la centralisation et du despotisme;

« Que les peuples peuvent donc dès maintenant diminuer le nombre des guerres en s'opposant à ceux qui les font ou qui les déclarent;

« Que ce droit appartient surtout aux classes ouvrières, soumises presque exclusivement au service militaire, et qu'elles seules peuvent lui donner une sanction;

« Qu'elles ont pour cela un moyen pratique légal et immédiatement réalisable;

« Qu'en effet, le corps social ne saurait vivre si la production est arrêtée pendant un certain temps; qu'il suffit donc aux producteurs de cesser de produire pour rendre impossibles les entreprises des gouvernements personnels et despotiques;

« Le Congrès de l'Association Internationale des Travailleurs, réuni à Bruxelles, déclare protester avec la plus grande énergie contre la guerre.

« Il invite toutes les sections de l'Association, chacune dans leurs pays respectifs, ainsi que toutes les sociétés ouvrières et tous les groupes d'ouvriers quels qu'il soient, à agir avec la plus grande activité pour empêcher une guerre de peuple à peuple, qui aujourd'hui ne pourrait être considérée que comme une guerre civile, parce que, faite entre producteurs, elle ne serait qu'une lutte entre frères et citoyens.

« Le Congrès recommande surtout aux travailleurs de cesser tout travail dans le cas où une guerre viendrait à éclater dans leurs pays respectifs.

« Le Congrès compte assez sur l'esprit de solidarité qui anime les travailleurs de tous les pays pour espérer que leur appui ne fera pas défaut à cette guerre des peuples contre la guerre. »

Aujourd'hui, comme hier, si un tel appel était entendu par tous les travailleurs du monde, il n'y aurait plus jamais de guerre et, avec la paix, la justice, l'égalité, la liberté et la fraternité pourraient assurer le bonheur du monde.

Jean DE BOE.

GROUPE LOUISE-MICHEL

JEUDI 30 AVRIL, à 20 h. 45, 7, rue de Trétaigne (métro: Joffrin), *Hem Day* de passage à Paris parlera sur: « Rabelais an-archiste ». *Louis Louvet* donnera lecture du chapitre « Notre grand ancêtre » tiré de la seconde partie de son ouvrage sur le chantier: « Origines de la pensée et de l'action libertaire » qui se rapporte à Rabelais.

UNE HABITUDE A PRENDRE

Walter Görlitz et Herbert A. Quint ont écrit une biographie d'Adolf Hitler qui a paru aux éditions Steingrüben, à Stuttgart, et dont une traduction française est en préparation.

Il est particulièrement intéressant d'y lire les passages relatifs au putsch de 1923. A cette époque, Hitler n'était guère qu'un petit agitateur: il n'avait encore fait tuer personne.

Mais cette fois, il y eut du sang répandu, et la tentative échoua. Arrêté, Hitler fut envoyé à l'infirmerie, car, s'il s'était tenu à l'écart des coups de feu, il n'avait cependant pu éviter de se fracturer une épaule, bêtement, dans la bousculade.

Or, ce qui le tracassait en prison et à l'hôpital, c'était la pensée que les parents de ceux qu'il avait fait tuer dans le coup d'Etat manqué le maudissaient.

Il était plus qu'inquiet: désolé. « J'aurais dû mourir », se disait-il (anticipant sur ce que beaucoup d'autres ont pensé plus tard). Il songeait aux reproches amers que les parents des victimes lui adresseraient, à lui qui voulait passer pour un héros!

Sorti de prison, il se tranquillisa: tout le monde lui assurait que les parents des morts considéraient ceux-ci comme tombés au champ d'honneur pour la plus grande Allemagne. Ils étaient prêts à donner de nouvelles victimes en sacrifice, et à s'offrir eux-mêmes pour leur Führer!

Alors, Hitler pensa qu'il avait eu bien tort de se faire de la bile. Puisque les gens prenaient la chose aussi légèrement, à quoi bon se gêner? Il recommencerait à la première occasion.

Et en effet, il recommença. En Pologne, en Norvège, en France, en Libye, en Russie, en Italie, partout, il envoya la jeunesse d'Allemagne à la mort, et celle du monde entier y allait elle aussi. En 1941, combien il souriait de ses puérils scrupules de 1923... combien timoré lui semblait le Hitler de Munich!

Il s'offrit lui-même à la mort, en apothéose du carnage, finissant pas où il aurait dû commencer. Mais depuis bien longtemps la mort des vagues humanités, aryennes ou négroïdes, lui était indifférente. Jamais plus le complexe de 1928 ne l'exposa à de naïves défaillances.

Faire tuer les autres est une habitude à prendre.

Pierre-Valentin BERTHIER.

FRANÇAIS ET TUNISIENS

La brûlante (sans quiproquo) actualité nous oblige à prendre position en face des réalités que nous dévoilent chaque jour les circonstances. Les Français de Tunisie ont trop vécu dans le clair-obscur d'une passivité coupable dont l'orchestration (!) est réglée par les gouvernants eux-mêmes qui s'en remettent à l'œuvre du temps, ce grand temporisateur...

En 1881 Jules Ferry déclare que le gouvernement français, érigé en protecteur, se propose de conserver la souveraineté du pays et l'intégrité des attributs beylicaux: amélioration et évolution des institutions locales, tels sont les thèmes officiels de la politique française. Mais il faut bientôt aller de l'avant car l'Italie prend pied et s'installe profondément. C'est alors entre les Français et les Italiens une course à l'accaparement. L'ingérence italienne est définitivement concrétisée par les accords de 1896 qui autorisent la création d'hôpitaux, d'écoles, de journaux, de mouvements de jeunesse... « L'hypothèque italienne » disparaîtra définitivement en mars 1945 par la confiscation de tous les biens italiens. Aidée par les événements la France instituait une nouvelle « proconsulaire » et le protectorat n'était plus qu'un mythe dont il fallait conserver la façade aux yeux du monde. Sur invitation du Néo-Destour les représentants de toutes les organisations politiques, culturelles, syndicales tunisiennes se réunirent dans un congrès extraordinaire, le 23 août 1946 et votèrent une motion dans laquelle ils réclamèrent l'indépendance de la Tunisie, seule capable de sauvegarder les intérêts du peuple tunisien. Le Néo-Destour, qui tient en main toute l'activité politique et sociale du pays, se déclare hostile à l'intégration dans l'Union Française car celle-ci est non seulement suspectée d'être une survie du colonialisme, mais exclut la Tunisie du circuit international.

Réalité d'un peuple qui se réveille au jour naissant de concepts tant de fois proclamés dans nos constitutions. Réalité aussi que cette complexité d'une politique où s'affrontent idéaux, intérêts particuliers, rancœurs, où, dans cet imbroglio, se lève et prend conscience de son existence, le peuple tunisien, tandis que la nation protectrice hésite à prendre parti, se lance dans des réformes qui arrivent souvent trop tard et par suite créent du mécontentement là où en temps utile, elles auraient provoqué une détente.

Une prise de position, nette et sans équivoque, impose une reprise de conscience de la France en vue d'une révision, d'une reconsidération de ses rapports avec les Tunisiens. Ne pouvant se faire rendre justice sont-ils alors en droit d'en appeler à celle de la conscience internationale?... Nous devons toutefois mettre l'opinion tunisienne en garde contre les exactions d'un nationalisme intransigeant.

Dans cette période de transition, où non seulement les idéologies politiques mais encore les systèmes économiques sont en conflit aigu, il faut comprendre ce nationalisme plutôt que le condamner. En réalité, il constitue une nécessité dans la mesure où il fournit le nerf moteur d'un développement à la fois politique et économique. Mais il peut constituer aussi un facteur imprévisible dans ses excès, quand il s'exprime par des actes bellicistes.

Yvette (Alger-Centre).

(De « Sève », organe ajiste algérien).

RÉFLEXIONS

(grenues mais pas sottes)

ON quête dans la rue, pour la tuberculose, le cancer, etc., quelle singulière éducation on donne ainsi aux enfants! Quelle honte. Ou bien alors, d'accord, mais généralisons le système, appliquons-le à tous les autres grands fléaux, surtout à celui, artificiel, qu'est la guerre. Oui, supprimez, Messieurs, le budget de la soi-disant Défense Nationale et adressez-vous à la seule générosité de vos patriotes bellicistes. On verra bien le résultat et ce sera une sorte de référendum sincère sur la valeur qu'accorde le « populo », le vrai, à vos arguments et à vos sornettes.

⁂

Malgré le titre de ce journal, nous ne sommes pas, bien sûr, contre Courant. (Pierre) et mieux vaut bâtir quelques cabanes à lapin (et à lapinisme) que de ne rien faire du tout. D'autant plus qu'à grand renfort d'inaugurations spectaculaires, cela fait toujours marcher un peu le commerce de la limonade. Mais tout de même, mes camarades, avez-vous réfléchi à la somme fantastique engloutie, depuis seulement 1914, *pour les œuvres de destruction. Et au travail, à l'effort, aux privations que ces milliards représentent et avec lesquels, on aurait pu bâtir, au moins, une maison avec tout le confort pour chaque citoyen? Mais on se f... du monde, et les capitaux, le ciment, la main-d'œuvre, ne se trouvent que pour construire des lignes Maginot ou autres quelconques murs de l'Atlantique.*

GINO.

notre presse

LE LIBERTAIRE. — Paul Rolland donne dans le n° 356 la fin de son étude sur le chômage dans le monde et sous les divers systèmes politiques. Comment ne pas nous associer à ses conclusions qui rendent un son neuf si l'on tient compte de la ligne actuelle du journal : « *Dans une société communiste libertaire le phénomène du chômage est-il possible? Pour répondre à cette question il faudrait reprendre tout le travail théorique de nos analyses économiques et sociales. En le reprenant dans son entier, il serait facile de dégager nettement les principes, les lignes maîtresses proposées par les communistes libertaires, les mesures envisagées et les techniques de leur mise en œuvre, enfin les plans les plus objectifs et les plus pratiques de la transformation économique* et qui exclut la notion même du chômage. *Nous n'avons pas la prétention de donner une solution « officielle » à tous les problèmes qui se présenteront dans la vie de la société future. Une révolution se fait toujours dans le sens de la vie, elle ne s'accommode jamais de cadres prédéfinis. Il y a donc un grand danger pour le théoricien à présenter comme une anticipation des réalisations futures.* » L'article leader affirme que dans les conditions présentes les élections municipales sont une duperie. Dans les autres conditions aussi, d'ailleurs, camarades du « Libertaire »! *Réd.-Adm:* 145, *quai de Valmy, Paris*-10e.

CONTACTS *littéraires et sociaux.* — Voici la troisième année que paraissent ces excellents cahiers dirigés par Guy Vinatrel. C'est là de la critique littéraire bien et intelligemment faite. Un classement judicieux, par rubriques distinctes: le monde communiste, la communauté atlantique, que ton vers soit..., l'histoire qui frappe à la porte, récréation de l'esprit, etc..., série livres, plaquettes, revues et permet, s'il y a lieu, au lecteur pressé de ne consulter que ce qui l'intéresse. Ce en quoi il a tort car tout est à lire dans *Contacts. Réd.-Adm.* 62, *rue Nationale, Paris*-13e.

C. N. T. — Rédigé en espagnol cet hebdomadaire est destiné aux compagnons d'Espagne en exil. Nous signalons à nos lecteurs qui comprennent cette langue une série d'articles de notre ami Ildefonso sur l'organisation et la tactique anarchistes. Entre autres car il y a d'excellentes choses dans C. N. T. *Réd. Adm.: 4, rue de Belfort, Toulouse (Hte-Garonne).*

K. DRATIN.

Notez que « Défense de l'Homme » et « l'Unique » sont en vente à la permanence de « Contre-courant ».

SONS DE CLOCHE

CONSTRUIRE D'ABORD!

Nos tâches immédiates

DANS ce pays vivent quarante-deux millions d'habitants qui consomment par an soixante-dix à quatre-vingts millions de quintaux de blé, quinze millions de quintaux de viande, cinquante-cinq à soixante millions d'hectolitres de vin, cent cinquante millions d'hectolitres de lait, des dizaines et des dizaines de millions de quintaux de légumes, de fruits, d'immenses quantités de matières grasses, le tout distribué par de formidables moyens de transports terrestre, maritime, aérien, qui assurent la circulation sanguine de cette vaste unité physiologique. Des dizaines d'industries, des centaines de métiers se complétant, se combinant, dans quelque cinq cent mille fabriques et ateliers, assurent la transformation des matières premières, la fabrication des produits finis. Et, puisque nous prenons ce processus à l'envers, d'immenses barrages et de formidables centrales produisent l'énergie électrique, des centaines de milliers de mineurs extraient les minéraux sans lesquels aucune grande industrie n'aurait pu se constituer. Environ six millions d'enfants vont à l'école. Des collèges, des écoles professionnelles, des lycées, des universités étendent la culture scientifique, artistique, générale. Des services sanitaires veillent de mieux en mieux sur la santé publique.

Dans toutes ces activités, il y a matière à critiquer: il y aura toujours matière à critiquer, mais est-on exempt de toute critique lorsque l'on fait quelque chose, et appliquons-nous envers nous-mêmes cette sévérité de jugement que nous appliquons envers les autres? Surtout, le problème est autre. Il est essentiellement ceci : « Pouvons-nous prendre en main toutes les activités utiles de la société actuelle, et, les orientant ou les organisant d'une façon plus parfaite, en assurer la continuité et le développement?

Si nous ne pouvons pas; si, dans des pays d'économie complexe, comme la France, nous sommes inaptes à cette grande tâche, dans quelle mesure avons-nous le droit de prêcher la révolution sociale?

L'objection m'a déjà été faite, quoique pas en France, car les arguties sont partout les mêmes : « Prétendre diriger la reconstruction sociale équivaudrait à un acte d'autorité ». Il ne s'agit pas de cela. Ce sont indiscutablement les spécialistes de l'agriculture, des industries diverses, des transports, de la distribution, de l'enseignement, des loisirs, choisis par les assemblées d'ensemble et responsables devant elles, ainsi que l'on pratique depuis toujours dans les sociétés par actions, qui doivent diriger toutes ces activités. Ce sont des techniciens, et non pas des délégués politiques, ou idéalistes. Mais ils doivent le faire d'une façon libertaire. Si nous sommes incapables de dire comment construire la société nouvelle, d'apporter les principes, d'énoncer les modalités de cette édification pour éviter que l'on retombe dans de nouvelles injustices, de nouvelles erreurs, de nouvelles formes d'oppression, comment voulons-nous que les techniciens, et plus encore les masses populaires trouvent leur chemin?

En fait, ils ne le peuvent pas. C'est pourquoi le manque de culture sociologique, la complexité des problèmes à résoudre, et la tendance au moindre effort, ce terrible poids mort de l'histoire, expliquent que les masses aient souvent préféré la dictature de ceux qui leur proposent des solutions toutes prêtes à la liberté dans laquelle il faut prendre ses responsabilités et trouver les solutions par soi-même.

Entre être de simples éléments de destruction, et des dictateurs, il existe un large champ d'action, suffisant pour mobiliser toutes nos activités et toutes nos énergies; c'est celui qui s'offre aux animateurs. Toujours les grandes réalisations historiques ont été dues à l'initiative des minorités. Kropotkine lui-même, qui dans *La Grande Révolution* a voulu montrer que les conquêtes de l'épopée 1789-1793 étaient le résultat de la pression populaire, reconnaît que le peuple avait l'instinct de l'égalité, mais non des idées claires sur la façon de la réaliser. Il recherche quel aurait pu être l'homme — Brissot, Marat, etc. — capable d'interpréter ses aspirations et de le guider vers des conquêtes sociales plus hardies.

La situation n'a pas changé. Elle est au contraire plus difficile. Plus qu'hier il faut donner l'exemple dans l'accomplissement d'une tâche historique qu'il ne suffit pas de confier aux autres, qu'ils soient le peuple ou ce qu'on voudra, mais que nous devons, ne serait-ce que par loyauté envers nous-mêmes, et répondant à la morale la plus élémentaire, être, les premiers, capables d'accomplir.

En France, l'heure de la critique est passée. Elle ne porte plus, surtout parce que les faits s'imposent d'eux-mêmes. Les contribuables savent que l'Etat les pressure, tout le monde comprend que la guerre est atroce plus que glorieuse, la plupart des travailleurs constate que le patron les exploite. Mais tous ignorent la façon de se passer du patron et de l'Etat, de résoudre les grands problèmes économiques, sociaux, nationaux, internationaux. Si nous, qui préco-

nisons l'établissement d'une société nouvelle, ne le disons pas, l'ordre et le désordre que nous dénonçons ne disparaîtront jamais.

La tâche urgente des véritables révolutionnaires consiste à le dire. A étudier passionnément tous ces problèmes qui demandent des solutions concrètes.

Construire d'abord, telle doit être notre devise. Elle est d'autant plus impérative que le triomphe d'une révolution populaire armée, qui devait nous mener à l'établissement de la justice et de la liberté, n'est plus concevable pour qui ne vit pas de déclamation et de littérature. Ce n'est qu'en apparaissant comme des constructeurs, en opposant structure sociale à structure sociale que nous pourrons jouer un rôle à la hauteur de nos prétentions verbales.

Nos prédécesseurs de la Première Internationale s'efforçaient de créer, avec les organisations ouvrières, l'armature de la société nouvelle. Ils étaient assez intelligents pour savoir qu'on ne peut l'improviser pendant la tempête révolutionnaire. Maintenant que celle-ci est imprévisible, que l'on ne peut songer à une révolution balayant brusquement toutes les forces sociales, les institutions armées, les partis, les organisations adverses, il nous faut une bonne fois renoncer à l'obsession trop longtemps dominante du Grand Soir héroïque et nous demander comment, avant tout, construire une société nouvelle. Comment en envisager la réalisation graduelle ou non graduelle, non dans des créations imaginaires et littéraires, mais dans la vie économique et sociale? Comment maintenir et développer la production industrielle? Comment assurer et perfectionner les moyens de transport? Comment résoudre le formidable problème des matières premières importées? Ceux qui ne savent que préconiser la révolution comme on la préconisait en 1880 (1), ignorent, ou agissent comme s'ils ignoraient qu'il suffirait d'être privés de pétrole ou d'essence, de nickel ou de cuivre, de caoutchouc, de coton, pour bouleverser les activités économiques, ou que le lait n'arrive pas dans les villes aussi régulièrement qu'avant pour faire se dresser les femmes contre la révolution. Consultez les statistiques des denrées alimentaires qui entrent chaque jour dans une ville comme Paris, Lyon, Marseille, étudiez-en le mécanisme et ce que devrait être le nouveau mode de la distribution. Kropotkine avait posé ces problèmes en 1885. Depuis, l'amélioration du standard de vie, l'augmentation des grands centres urbains, l'enchevêtrement des activités spécialisées, la multiplication des produits consommés les ont rendus plus impératifs. Et si nous sommes incapables de les résoudre, de proposer des solutions viables, convaincantes, et d'appliquer, du moins en partie ces solutions, nous pourrons nous battre les flancs, nous n'attirerons ni ne retiendrons jamais assez de gens pour jouer un rôle efficace dans l'orientation des sociétés humaines.

Tous ces problèmes, et combien d'autres — par exemple celui de la socialisation de l'agriculture dans les régions de terre morcelée à l'extrême — devraient être l'objet dominant de nos préoccupations. De nos jours où l'instinct de combat des ventres creux s'est atténué parce que dans l'ensemble les ventres ne sont plus creux, on ne pourra constituer une force sans donner à ceux que l'on prétend y attirer un minimum de garanties de capacité réalisatrice et de responsabilité.

Les mots ne suffisent plus, ni le vide caché derrière les mots, ni les sonorités creuses des indignations littéraires. Il faut construire. Construire d'abord un mouvement constructeur, capable, actif, instrument indispensable de réalisation historique. Construire dans l'ordre théorique et pratique. En partant de nous-mêmes, et non pas en attendant des autres ce qu'il est de notre devoir de faire. Construire comme des sociologues, et des techniciens, non comme des théoriciens abstraits ou des phraséologues. Opposer dans l'ordre matériel *et moral* une conception de civilisation à une autre.

Telle est, me semble-t-il, l'attitude nouvelle que réclament des circonstances nouvelles, que conseillent les enseignements de l'histoire par nous vécue, et la marche des événements. Peut-être même est-ce l'attitude que nous aurions toujours dû avoir, peut-être Proudhon et Landauer avaient-ils raison, chacun en son époque. Avant de mourir Bakounine écrivait que le temps des révolutions était passé, que nous étions entrés dans celui des évolutions. J'ajoute celui de l'évolution révolutionnaire libertaire, créatrice, à force de ténacité et de grandeur d'âme, de nouvelles formes sociales.

En sommes-nous capables?

Gaston LEVAL.

(1) Pourtant déjà Elisée Reclus recontait à Kropotkine que pendant la Commune de Paris, de très nombreux intellectuels lui demandaient, ainsi qu'à son frère Elie: « Dites-nous ce que nous devons faire, nous ne demandons qu'à aller de l'avant. » « Mais hélas, ajoutait-il, nous n'étions pas préparés pour répondre! »

Les courants politiques, philosophiques, moraux entraînent la société vers le totalitarisme. En attendant que la dictature de droite ou de gauche, dont les méthodes sont similaires, ouvre ses camps de concentration ou procède aux exécutions sommaires, l'étatisme s'insinue partout, la natalité se veut excessive, le parti de l'Eglise sape l'école laïque, le fisc est omnipotent, la guerre exterminatrice se prépare. En la circonstance, « Contre-courant » n'a pas besoin de justifier son titre. Il se suffit à lui-même. Ce sera l'organe de tous ceux qui aspirent à la paix et à la liberté, sans arrière-pensées.

Imp. spéc. de *Contre-courant,* 34, rue des Bergers, Paris-15e
Le gérant: HAINER.